



HAL
open science

Mort et résurrection de l'auteur

Olivier Bessard-Banquy

► **To cite this version:**

Olivier Bessard-Banquy. Mort et résurrection de l'auteur. Michel Pierssens. Oubliettes et Revenants (sous la direction de Michel Pierssens), Tusson, Du Lérot, 2016., Tusson, Du Lérot,, 2016. hal-02519030

HAL Id: hal-02519030

<https://hal.science/hal-02519030v1>

Submitted on 25 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mort et résurrection de l'auteur

Olivier Bessard-Banquy

Depuis les débuts de vie industrielle du livre les mouvements de balancier de l'histoire littéraire se sont accélérés. Il est vrai que du temps où à peine quinze romans par an ont pu sortir des presses de France comme au temps de *La Princesse de Clèves* à destination de quelques *happy few* les risques de méprise ou d'erreur dans le jugement critique, dans un sens comme dans l'autre, ont pu être limités. A partir du XIX^e siècle, dès lors que le cap des 5 000 puis des 10 000 titres par an est franchi, tout change et les auteurs, depuis Sainte-Beuve, sans oublier le très bougon Désiré Nisard, ne manquent pas de tempêter contre cette nouvelle danse de Saint-Guy du papier, noyant sous un flot de nouveautés sans intérêt des textes rares injustement négligés. Dès les années 1870, avant même qu'Octave Uzanne et les Goncourt ne veuillent faire redécouvrir les auteurs légers du siècle des Lumières, Charles Monselet donne son célèbre *opus* sur les oubliés et les dédaignés du même siècle de Louis XV qui préfigure pour une bonne part ce que sera le bel hommage d'Emile Henriot aux irréguliers et aux libertins ayant garni le second rayon des bibliothèques¹. Tout cela conduit de suite à émettre une première hypothèse : les auteurs à redécouvrir n'ont-ils pas été en tout premier lieu extraits de la grande cohorte des auteurs maudits parce que trop libres ? Ces oubliés ou ces dédaignés ne l'ont-ils pas été, non en raison d'obscurs errements de la critique, mais du fait de la nature même de leurs écrits par trop poivrés ? Les tout premiers des auteurs à réévaluer, à sauver, à relancer, n'ont-ils pas été très logiquement des libertins, victimes en quelque sorte d'avoir été voltairiens avant l'heure ? Et n'ont-ils pas eu, aux yeux des esprits libres de Baudelaire à Apollinaire, la grâce de penser mieux et de manière plus éclatante que la coalition des auteurs bourgeois moralisants de ce « stupide XIX^e siècle » ?

Tout cela conduit aussitôt à poser la question qui, depuis Sainte-Beuve, s'impose : est-ce que la redécouverte des glorieux anciens n'est pas le signe d'un désamour ou d'un dédain pour la production contemporaine dont la maigreur ou la vacuité sont devenues par trop insupportables ? Avec Monselet puis Uzanne, le doute n'est pas permis : le XVIII^e siècle qu'ils promeuvent, les libertins qui les enchantent, et avec eux Isidore Liseux et Alcide Bonneau, sont les parangons ou les témoins d'un siècle léger, frais, raffiné, aux antipodes de ce XIX^e siècle pesant et affairé qui fâche autant Flaubert que ces fins connaisseurs des boudoirs que sont les Goncourt². Assurément, la redécouverte ou l'éloge des anciens est un moyen de dire aux modernes combien leur production est de peu de talent ou d'intérêt, convenue, empesée, industrielle, conçue dans une logique de marché bien sentie par Tocqueville le premier. Au XIX^e siècle cette apologie des auteurs injustement négligés est aussi et encore plus directement un éloge du rare, du raffiné, du délicat « contre la littérature facile ». C'est la défense des anecdotes sur la comtesse du Barry contre le récit des turpitudes de la trop capricieuse Nana.

Sans surprise, chaque époque boude son actualité pour préférer ce qui a précédé. Au XIX^e siècle, c'est le monde des égarements du cœur et de l'esprit qui est à l'honneur. A partir

¹ Voir Charles Monselet, *Les Oubliés et les Dédaignés, Figures littéraires de la fin du XVIII^e siècle*, Alençon, Poulet-Malassis et de Broise, 1857 ; Emile Henriot, *Les Livres du second rayon, Irréguliers et libertins*, Paris, Le Livre, 1926.

² Voir toutes les publications de la maison Liseux sous le regard philologique d'Alcide Bonneau dans les années 1870-1880 qui mettent à l'honneur les écrits galants du passé comme les préfaces rédigées généreusement par Octave Uzanne aux mêmes textes badins ou légers republiés chez Albert Quantin dans les années 1880-1890 sans oublier les écrits des Goncourt sur le XVIII^e siècle et tout particulièrement *La Femme au XVIII^e siècle*, Paris, Firmin-Didot, 1862.

des surréalistes, c'est la bohème créatrice, l'explosion poétique des artistes maudits, la plongée dans les enfers intérieurs, les mystères du roman noir qui se trouvent encensés par André Breton et ses amis et que l'on retrouve en librairie par tout un ensemble de rééditions encouragées par ces fous d'amour et des yeux d'Elsa. Il faut donc noter que ces redécouvertes se font par la double opération d'un esprit éclairé qui traque les auteurs oubliés ou dédaignés et d'un homme du livre convaincu qui se charge de les remettre à l'honneur en en redonnant de belles éditions³. En l'espèce, on le sait, non seulement José Corti aura accompagné les surréalistes et reproposé par exemple les œuvres complètes de Lautréamont mais nombre d'autres avant lui, comme René Hilsum au Sans Pareil ou Paul Laffitte à La Sirène⁴, auront été des proches des mêmes auteurs sensibles à la poésie de l'étrange, du rare, du bizarre — et ne parlons pas de Pauvert comme de Losfeld qui, dans l'après-guerre encore, n'auront eu d'autre souci que de suivre en tout les goûts des surréalistes, permettant, ce n'est pas rien, de faire redécouvrir Darien et Roussel, parmi bien d'autres. Au-delà, c'est toute une réorganisation du panthéon littéraire qu'ils auront impulsée contre les hiérarchies de ce qui sera bientôt appelé le Lagarde et Michard, en suggérant, sans le dire, d'opérer désormais un tri par le biais de l'inventivité formelle, sur la base de critères liant la vivacité de l'écriture à l'explosion poétique sinon aux singularités d'expression et aux révélations intérieures, paradoxales ou inattendues, en tout cas aux antipodes de toutes les conventions possibles, aussi bien formelles que substantielles. De ce grand remixage de tout Lautréamont, Rimbaud, Jarry sortiront grands vainqueurs, artistes phares, grands précurseurs, figures majeures⁵.

Les formalistes, emmenés par Jakobson, incarnés en France par le fringant Ricardou, l'inventeur de « la textique », sauront s'en souvenir et placeront au-dessus de tout les trublions d'une écriture parfois aux frontières de l'illisible mais entièrement neuve ou radicale et ce n'est pas sans nostalgie que l'on se souvient aujourd'hui d'une époque où Philippe Sollers n'a pu commencer la moindre phrase sans y placer aussitôt « Sade-Artaud-Bataille », le « karlémami » de l'écriture laborantine, comme s'il s'agissait d'un jeu oulipien. Remarquons au passage que le prince des ressuscités, le grand auteur sans fin relancé, celui qui aura su plaire à Baudelaire ou Flaubert, enchanter les surréalistes, vampirer les formalistes et empapaouter les postmodernes n'aura été autre que le divin marquis, peut-être le plus grand de tous, à la fois par l'impensé radical qu'il aura attaqué, les risques qu'il aura courus, sa vie entière qu'il aura subordonnée à son œuvre, la langue la plus classique qu'il aura déployée pour traiter les choses les plus neuves, la vigueur de ses tableaux, le tremblement que ses textes auront pu provoquer — n'est-ce pas là en effet le plus grand des écrivains français que petit à petit les perpétuels réévaluateurs du grand Panthéon des lettres nous auront imposé, suscitant l'ire d'un Michel Onfray toujours prompt à vouloir déboulonner les statues et regarder le monde avec sa lunette libérale ou libertaire où, par la magie des raccourcis, l'auteur de *La Philosophie dans le boudoir* se trouve être pour ainsi dire ravalé ou assimilé à un simple ancêtre quasi direct de Staline ou de Pol Pot ?

³ Comme au XIXe siècle Isidore Liseux aura travaillé main dans la main avec Alcide Bonneau ou Albert Quantin avec Octave Uzanne et au début du XXe siècle les frères Briffaut de la Bibliothèque des curieux avec Guillaume Apollinaire...

⁴ Voir les travaux de Pascal Fouché sur ces deux maisons publiés à Paris sous l'enseigne de la Bibliothèque de littérature française contemporaine en 1983 et 1984.

⁵ Voir sur ce point la célèbre étude de Maurice Nadeau, *Histoire du surréalisme*, Paris, Seuil, 1945.

Le stade ultime de ce travail de récupération de l'étrange et des marges, en toute logique, aura été la défense et illustration des fous littéraires par Raymond Queneau puis André Blavier, travail qui se poursuit aujourd'hui par le biais des rééditions de Jean-Pierre Brisset grâce aux bons soins de Marc Décimo, au nom d'un intérêt pour ce que Sarane Alexandrian a pu appeler, après Breton, le « supérieur inconnu », tout ce qui dans la folie des hommes peut nous révéler à nous-mêmes et qui mécaniquement fait des plus étranges des proses ou des vers les symptômes du plus secret, du plus caché, du plus ténébreux et donc du plus essentiel de ce qui nous échappe. A ce sujet, d'ailleurs, puisque nous évoquons Sarane Alexandrian, en voilà encore un qui mériterait d'être sauvé, réhabilité, relancé : son *Doctrinal des jouissances amoureuses* est une sorte de grand *Kama Sutra* foutrac pour malades de l'amour des temps modernes⁶. Où l'on découvre qu'il reste bien des techniques inconnues ou négligées aujourd'hui pour connaître le grand frisson dont certaines méthodes taoïstes inchangées depuis des millénaires susceptibles de procurer bien plus de frissons ou de sensations que les phrases mouillées d'acide de Virginie Despentes et qui expliquent que les Chinois aient dépassé le milliard quand nous stagnons bien en dessous de la barre des cent millions de Français malgré notre grande culture de l'amour selon Jean-Jacques Pauvert⁷.

Nouvelle hypothèse : plus les auteurs, après les surréalistes, seront portés par des idéologies de la contestation et plus ils auront tendance à voir dans les auteurs reconnus sinon bourgeois des représentants en littérature de l'ordre établi et à les moquer, les attaquer, les déboulonner, pour leur préférer des auteurs maudits injustement oubliés parce que inclassables, insaisissables ou irrécupérables. Le moment fort de la parution d'*Un cadavre* signé des surréalistes en est le moment clé mais par bien des aspects nous n'en sommes pas sortis et dans la manière dont Eric Chevillard traite de l'actualité du livre dans *Le Monde* il semble évident que le même principe critique est à l'œuvre qui le conduit à moquer les produits de la grande édition standardisée pour préférer sans cesse le ressuscité Rudigoz⁸ quand ce n'est pas un poète de sept ans originaire du Bhoutan tiré à vingt exemplaires en 1897 sur les presses d'une micro-maison d'édition de la banlieue de Thimphou qui a fait faillite en 1902 — Eric Chevillard qui, faut-il le rappeler, a salué avec chaleur le livre d'Eric Dussert sur les écrivains inconnus⁹ et dont le blog *L'Autofictif* est publié à L'Arbre vengeur, excellente maison en grande sympathie avec ledit Eric Dussert qui y a très brillamment fait republier nombre de volumes comme il s'en trouve bien d'autres chez Plein Chant ou Du Lérot, sans oublier Le Temps qu'il fait, autant de maisons installées dans les environs d'Angoulême, ce qui a jadis conduit *Livres Hebdo* à parler de « filière charentaise ». Faut-il croire *ipso facto* que l'abus de cognac ou de pineau conduit mécaniquement à vouloir plonger sous les jupes de la littérature ?

⁶ Voir Sarane Alexandrian, *Le Doctrinal des jouissances amoureuses, Traité de la nouvelle érotologie*, Paris, Filipacchi, 1997. Probablement pilonné quelque temps après sa sortie, le livre n'a été que très peu diffusé et les exemplaires restants sont aujourd'hui très chers sur les sites de recherche d'ouvrages épuisés.

⁷ Voir Jean-Jacques Pauvert, *L'Amour à la française ou l'exception étrange*, Paris, Le Rocher, 1997.

⁸ Voir les parutions du journal de Roger Rudigoz aux merveilleuses éditions Finitude entreprises depuis 2012.

⁹ Voir le désormais classique Eric Dussert, *Une forêt cachée, 156 portraits d'écrivains oubliés*, Paris, La Table ronde, 2013.

Quels sont, parallèlement, les grands abandonnés de la grande littérature d'autant plus négligés sinon rejetés aujourd'hui qu'ils ont pu être adulés hier ? N'évoquons pas d'auteurs d'avant l'époque classique, si vous le voulez bien, l'exercice serait par trop cruel. Contentons-nous de plonger dans le Lagarde et Michard des XVIIIe, XIXe et XXe siècles. Ce seul voyage dans le passé est suffisamment édifiant. Les deux inséparables de la critique, les Black et Decker du digest scolaire démarrent ainsi leur volume consacré au XVIIIe siècle¹⁰ par l'évocation de Pierre Bayle et Bernard Le Bouyer de Fontenelle avant d'aborder Jean-François Regnard ou Alain-René Le Sage qui ne sont pas forcément les noms qui s'imposent le plus à l'esprit aujourd'hui quand on songe à ce qui a suivi la révocation de l'édit de Nantes. Montesquieu, Voltaire et Diderot ont bien sûr droit à tous les honneurs, de même que le très sensible auteur des *Confessions*. Les poètes évoqués quant à eux dans ces mêmes pages dédiées aux grands hommes de plume n'ont plus même droit à des noms dans les rues des grandes villes, Jean-Baptiste Rousseau, Jean-Jacques Lefranc de Pompignan, que l'on devrait ressusciter pour le seul plaisir de pouvoir prononcer son nom, à ne pas confondre avec Jean-Georges Lefranc de Pompignan, son frère, évêque, ou encore Jacques Delille, sans oublier Ponce-Denis Ecouchard-Lebrun, que l'on voudrait prendre pour pseudonyme précisément s'il n'était pris déjà, et que dire encore de Nicolas Gilbert, ils sont tous célébrés par les deux professionnels de l'anthologie sans avoir, semble-t-il, suscité des vocations de biographes d'auteurs oubliés chez nos élèves de la Cinquième République. André Chénier, Beaumarchais, Bernardin de Saint-Pierre sont évoqués pour finir dans leurs domaines respectifs mais le lecteur serait en peine de trouver quoi que ce soit sur le XVIIIe siècle des boudoirs et des alcôves, sur celui des traits d'esprit ou de l'art de la conversation. Chamfort a droit à huit lignes, Rivarol cinq, Restif de la Bretonne quatre et Laclos sept. Les orateurs de la Révolution ne sont pas oubliés mais ils sont eux aussi évoqués au pas de charge en quelques lignes couperet si l'on peut se permettre ce mauvais jeu de mots. Il n'y a rien, absolument rien, dans ce beau volume de la Quatrième République qui ne cesse d'enquiquiner Losfeld ou Pauvert, sur les libertins ou les romanciers de l'amour. Parfaitement nié, plus que jamais réduit au silence, Sade fait figure de grand absent majeur, et pour cause, de ces pages supposées célébrer un siècle classique, impeccable, qui est celui du triomphe de la sagesse et de la raison.

Les deux experts de l'histoire littéraire ont travaillé avec sérieux car chacun de leurs volumes successifs a été publié avec un certain délai par rapport au précédent ; ainsi le tome sur le XIXe siècle a-t-il été proposé aux écoliers en 1955, après le volume sur le XVIIIe siècle. Sans doute le succès aussi a-t-il eu d'heureux effets car le volume est plus dodu que le précédent et ne compte pas moins de 576 pages alors que celui sur le siècle de Voltaire et Rousseau n'en a occupé que 416. Etienne Pivert de Senancour, dans ce nouveau tome, apparaît sur le même plan que Benjamin Constant avec deux ou trois pages seulement. Chateaubriand et Lamartine ont droit aux places d'honneur, de même qu'un certain Alfred de Vigny qui bénéficie de plus de vingt pages. Victor Hugo s'en arroe cinquante mais Maurice de Guérin et Félicité Robert de Lamennais ne sont pas oubliés avec deux ou trois pages chacun. Balzac doit se contenter de vingt pages, dix de plus, à peine, que Leconte de Lisle. Banville, Heredia, Sully Prudhomme, François Coppée sont généreusement traités mais,

¹⁰ Publié en 1953.

soyons justes, Baudelaire est roi avec plus de vingt pages à lui seul consacrées. Il est vrai que les derniers poèmes interdits des *Fleurs du mal*, sauf erreur, ont été enfin rendus aux Français après la Seconde Guerre mondiale, l'auteur des *Paradis artificiels* est devenu fréquentable. Zola quant à lui n'a pas droit à plus de dix pages, Maupassant à peine cinq, nos deux critiques ne semblent guère goûter le réalisme fin de siècle et le goût des naturalistes pour les grands tableaux des petits faits prosaïques de la vie modeste. Verlaine et Rimbaud ont bien existé aux yeux de nos deux gardiens du temple mais ni Lautréamont, ni Corbière, ni Cros que certains éditeurs ont jadis jugé bon de réunir en volume. Fromentin fait de la résistance mais Huysmans n'a droit qu'à une page et Léon Bloy quant à lui est purement et simplement ignoré. Ne parlons pas de Georges Darien, trop dangereux. Tout cela se termine sans surprise par l'évocation d'Anatole France et de Pierre Loti tandis que les fumistes et tous les autres auteurs fin de siècle sont proprement passés sous silence. Soyons justes, il est vrai que beaucoup sont encore sous *copyright* dans les années 1950 et l'éditeur Bordas est sans doute enclin, ne le nions pas, à préférer de rondes et belles pages gratuites sur Senancour plutôt que des extraits payants de Jean Lorrain ou Jean Richepin. Il n'en demeure pas moins que c'est là encore un XIXe siècle très conventionnel qui nous est proposé, bien que les sombres spéculations de Baudelaire n'aient pu être masquées ou minimisées. Mais tous les auteurs les plus croustillants du XIXe siècle, tous ceux qu'Eric Dussert notamment cherchera à faire connaître, sont invariablement tus, ignorés ou méprisés. Y compris ceux qui sont déjà l'objet d'attentions de divers éditeurs comme Hugues Rebell et ne parlons pas des romans lestes de la pornographie naissante comme ceux d'Adolphe Belot par exemple. De même, et de manière incompréhensible, tous les feuilletonistes les plus doués, à commencer par le père des *Trois Mousquetaires*, sont impitoyablement abandonnés à eux-mêmes, ravalés par le silence au rang de simples producteurs de divertissements sur papier journal, sans lien aucun avec ce qui a pu être appelé « littérature ». On comprend mieux, à la lueur de ces pages, l'ardeur ou la nervosité que mettront un Hubert Juin ou un Francis Lacassin pour sauver ou relancer tous ceux qui implacablement auront été balayés de l'histoire littéraire par nos deux sélectionneurs de l'équipe de France des grands auteurs.

Evidemment, le volume sur le XXe siècle aura été le plus délicat à réussir pour nos deux compères et il faut attendre 1962 pour le voir sortir de terre. Il ne compte pas moins de 640 pages. Il démarre bille en tête avec la poésie d'avant 1914 et nos chères têtes blondes peuvent enfin plonger dans les plus belles pages d'Emile Verhaeren, de Maurice Maeterlinck, Henri de Régnier, Francis Jammes, Paul Fort... et Saint-Pol-Roux. Parmi les auteurs de théâtre de la même époque sont cités Edmond Rostand bien sûr mais aussi Paul Hervieu, François de Curel, Georges de Porto-Riche, Tristan Bernard, Robert de Flers et Gaston Arman de Caillavet, Courteline sans oublier, avec un peu de retard, Alfred Jarry. Dans le domaine du roman d'avant 1914, Anatole France revient pour une tournée d'adieux, partageant la vedette avec Paul Bourget, Romain Rolland et Maurice Barrès. Péguy fait figure de star avec trente-cinq pages qui lui sont consacrées mais il est battu à plate couture par le champion toute catégorie, le grand homme du siècle, le n° 1 au hit parade des réputations, Paul Claudel qui à lui seul occupe près de 45 pages. Proust, auteur non mineur mais secondaire, devra se contenter de trente pages environ, dix de moins que pour Gide ou Valéry. Le surréalisme est évoqué sur trente pages également. Au milieu des romanciers de

l'entre-deux-guerres que chacun connaît, coincés entre un Malraux et un Saint-Exupéry, sont traités Jacques de Lacretelle ou Felix de Chazournes. Un certain Louis-Ferdinand Céline n'a droit qu'à deux pages, pas plus, tandis que l'infatigable Georges Duhamel en occupe encore une dizaine. Ce n'est sans doute pas par désapprobation politique que l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* est pour ainsi dire passé sous silence puisque même le très royaliste Jean de la Varende a droit à plus de pages que le père de *Mort à crédit*. Des romanciers contemporains, en 1962, les deux grands hommes de l'anthologie scolaire ne connaissent que Sartre, Beauvoir, Camus et Gracq. Il faudra repasser pour entendre parler du sulfureux Genet, du bientôt prix Nobel Beckett et plus globalement du nouveau roman. Queneau même, qui vient pourtant de triompher avec sa très joueuse *Zazie*, lui aussi, est à la trappe. Globalement, c'est toute l'importance de la NRF au XXe siècle qui est en quelque sorte sous-estimée ou sous-évaluée tandis que les auteurs les plus conventionnels, notamment ceux de Grasset, sont mieux traités. De toute évidence, nos deux compères du digest préfèrent une littérature traditionnelle aux inconnus de l'inventivité verbale et plus globalement aux apports des écrits les plus novateurs ou les plus inattendus aux confins d'un formalisme joueur ou d'une exploration parfois plus délicate des profondeurs de l'intimité... Il n'est pas sûr pour autant qu'ils aient réussi à imposer leurs vues ni qu'aucun canon puisse être jamais gravé dans le marbre ; et si les grands noms évoqués ont survécu jusqu'à nous combien d'autres ont été abandonnés en chemin qui ne sont plus même réimprimés.

Les volumes épuisés de La Pléiade eux aussi renseignent sur les auteurs passés de vie à trépas y compris dans les cœurs sinon dans les esprits. Pas moins de vingt-cinq volumes d'auteurs jugés classiques en leur temps sont tombés dans les oubliettes du désintérêt public. Ils peuvent bien sûr rester disponibles dans d'autres séries, notamment au format de poche, mais de toute évidence Gallimard ne croit plus en leur chance d'être à nouveau lus largement par tous ceux qui appartiennent au clan des lecteurs lettrés désireux de posséder les classiques dans de belles éditions de référence. Autrement dit ils peuvent encore être lus mais plus personne ne veut payer cinquante euros pour ce faire. Ainsi Agrippa d'Aubigné, Boileau, André Chénier, Constant, Paul-Louis Courier, Corbière et Cros, Malherbe, Blaise de Monluc, Sainte-Beuve sont-ils sortis de la série par la petite porte des réimpressions avortées¹¹. Tout cela prélude parfois à de nouvelles éditions comme dans le cas célèbre de Casanova pour les raisons que l'on sait mais insensiblement, tout de même, il apparaît net, invariablement, que la surreprésentation de l'actualité du livre dans la vie de la librairie conduit à faire disparaître petit à petit les trésors du passé dans les brumes d'une nuit éternelle. Plus nous nous éloignons des XVIIe et XVIIIe siècles et plus leurs auteurs sombrent invariablement dans les trappes du désamour de nos contemporains pour tout ce qui est daté, trop ancien, et plus les antimodernes s'échinent au contraire à nous « vendre » comme autant de chefs d'œuvre oubliés la moindre plaquette de poètes méconnus de l'époque de Racan ou de Mme de Maintenon.

De tous les auteurs du XXe siècle, celui qui aura pu faire figure de paragon des réprouvés n'est autre que Paul Claudel dont l'université a cru bon de célébrer le centenaire de la naissance en 1968, mauvais choix, mauvaise idée qui allait enflammer la jeunesse et la

¹¹ Voir l'excellent blog d'un amateur très au fait de tout ce qui se passe au sein de La Pléiade : <https://brumes.wordpress.com/la-bibliotheque-de-la-pleiade-publications-a-venir-reeditions-reimpressions/>.

conduire à se déchaîner contre un auteur qui comme d'autres allait incarner aux yeux de ces générations le goût des carrières bourgeoises, institutionnelles, amidonnées¹². Mauriac de même est encore souvent lu et étudié à l'école, surtout dans la région de Bordeaux, mais quel auteur s'en réclame désormais ? Et que reste-t-il de lui sinon son *Bloc notes* ? Que sauve-t-on de son écriture sinon sa morgue vacharde, son ton mordant, ses textes engagés ? Quel auteur d'importance est encore saisi par les débats moraux traversant la catholicité ? Qui encore aujourd'hui pour utiliser la météorologie dans les Landes afin de faire sentir les tourments du héros ? Et *quid* de Montherlant ? Tous leurs volumes sont impitoyablement bradés à un ou deux euros dans les boîtes des quais de Seine tandis que la moindre plaquette des auteurs à la mode part à des centaines ou des milliers d'euros — et ne parlons pas de la première édition de *Swann* à 3 000 euros sur Abebooks ni du grand papier signé du *Voyage au bout de la nuit* proposé à 50 000 euros sur le même site de vente de livres anciens.

User de la cote sur Abebooks comme d'un moyen brutal d'apprécier le rapport entre la rareté du volume et le potentiel haut degré de désir des amateurs d'acquérir ces pièces paraît de fait intéressant sinon prometteur. A cette bourse les Gide, les Malraux, les Saint-Exupéry, les Sartre se révèlent non sans valeur mais bien trop largement imprimés de leur vivant pour trop peu de passionnés désormais tandis que les Proust ou Céline et autres Beckett ne mollissent pas dans le cœur des collectionneurs qui sont toujours prêts à délier les cordons de leur bourse pour recueillir chez eux leurs meilleurs volumes, dans un but parfois spéculatif, il est vrai, mais à tout le moins avec l'espoir que le risque de décote soit quasi nul.

L'idéologie du progrès a donc pénétré le monde de l'art et conduit les formalistes à considérer que dans le domaine de l'écriture aussi il y a des réactionnaires ou des petits fonctionnaires du roman traditionnel dont il n'y a rien à attendre et qui sont les serviles reproducteurs d'une écriture invariante ou inchangée, sans intérêt — et dans ce domaine aucun texte ne surpassera jamais le *Contre Saint-Balzac* de Robbe-Grillet¹³ —, cependant que dans l'ombre, méconnus, maltraités, ont travaillé des batteries d'auteurs inclassables qui se sont appliqués à innover, à inventer, à créer, à produire aux marges des grands textes des œuvres révolutionnaires et ce sont elles qui doivent désormais être lues, étudiées, pour être récupérées par la doxa et enfin encensées à juste titre. Ces auteurs-là n'ont d'ailleurs pas forcément toujours travaillé dans le plus strict anonymat — de Bataille à Blanchot en passant par Klossowski — mais assurément dans une relative confidentialité dont les formalistes ont tout fait pour les faire sortir, avec succès du reste, au moins sur le plan symbolique.

Ultime hypothèse : la dernière vague de réévaluation des textes et des auteurs aura été menée en quelque sorte contre les excès de cette hystérisation de l'apologie permanente du formalisme et des auteurs secs à la proue d'une avant-garde totale. C'est que, Todorov a pu s'en plaindre, loin d'avoir refoulé en apparence, le formalisme a au contraire gagné le cœur du système scolaire et conduit les programmes d'enseignement du français à concentrer leurs efforts sur la technique, les outils, et non la langue, ses richesses ou ses beautés, sans oublier

¹² Des graffitis anti-Claudé retrouvés après le mois de mai dans les locaux de Nanterre s'expliquent par le fait que l'œuvre a été inscrite au programme des études, œuvre sans doute jugée barbante par les amis de Cohn-Bendit (voir Patrick Combes, *La Littérature et le mouvement de mai 1968*, Paris, Seghers, 1984, p. 119).

¹³ Autrement dit *Pour un nouveau roman*, Paris, Minuit, 1963.

son sens profond¹⁴. C'est encore qu'à l'université s'impose un panthéon institutionnel qui est parfois dénoncé pour son snobisme conduisant, pour la seule période contemporaine, à imposer, toujours les mêmes, les Michon-Quignard-Bergounioux-Bon ou Volodine et autres Echenoz et Toussaint alors que bien des auteurs de talent sont écartés des cours ou des séminaires de master pour manque de reconnaissance institutionnelle¹⁵.

Soyons clairs : c'est contre ce modèle dominant, « de gauche », que toute la vague de remise en selle des Calet, Forton et autres Gadenne ou Guérin, portés par la maison Le Dilettante notamment, dans les années 1980, a été opérée, un rééquilibrage que des esprits taquins seraient tentés de dire « de droite » si l'on songe que Le Dilettante est allé jusqu'à ressortir Marc-Edouard Nabe et ses vermines et même le très vif ADG, parfois appelé le Manchette de droite, accusé d'avoir puissamment flirté avec *Minute* et les réseaux de l'homme à l'œil de verre — une écriture plus libre, souvent comparée à celle des hussards, enlevée, tonique, qui ne craint ni d'évoquer la figure de Napoléon, ni de convoquer une langue vigoureuse, inventive et colorée — bref, une originalité dans une anarchie de droite revendiquée qui assurément s'avère du meilleur goût littéraire et à ce titre mérite mille fois d'être sortie des enfers pour être reproposée au public quel que soit ce que l'on peut penser de sa teneur politique et notamment des engagements d'un Denis Tillinac.

Cette réévaluation sans fin du panthéon littéraire est tout aussi juste qu'injuste car enfin sortent aussi des palais de la gloire des auteurs de talent et même des vendeurs de livres indûment négligés comme certains évoqués par Eric Dussert cependant que des bien des auteurs remis en selle de manière posthume ne méritent peut-être pas d'être tirés de l'oubli. De vrais chefs-d'œuvre peuvent-ils nous avoir échappé ? Oui doit-on répondre à la lecture du *Voleur* de Darien. Mais des centaines ? C'est peu probable. Et à la manière dont *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier se sera imposé il est possible de dire que tôt ou tard l'enthousiasme de quelques-uns, qu'ils soient écrivains, libraires, critiques, enseignants, bibliothécaires, finira par faire tache d'huile et conduire à faire reconnaître largement tout livre injustement délaissé.

Profitons-en à ce stade pour bien distinguer auteurs reconnus institutionnellement et simples gros vendeurs de livres : les premiers ont par principe toutes les chances de rester au cœur du canon transmis de génération en génération tandis que les seconds, portés par la mode, forcément liée à l'époque, sont pour ainsi dire condamnés à passer puis disparaître des mémoires. C'est dommage car pour un Zola qui a su jouer sur tous les tableaux et connaître et succès et gloire combien de vendeurs de *best-sellers* comme Pigault-Lebrun ou Dekobra n'eussent mérité de passer du vedettariat à la reconnaissance éternelle et à la postérité heureuse pour la verdeur de leurs textes, l'originalité bouffonne de leurs intrigues, la vivacité de leurs récits, le mordant de leurs dialogues ? Et d'ailleurs combien d'auteurs institutionnels n'ont dû leur gloire qu'à leur capacité à servir aux critiques et aux enseignants de l'époque ce que ces derniers ont pu tenir alors pour le parangon des lettres, le modèle du bien écrire, la norme de la production ? Grasset n'a-t-il pas même avoué au début du XXe siècle chercher

¹⁴ Voir Tzvetan Todorov, *La Littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007.

¹⁵ Voir par exemple la sur-représentation de ces auteurs et tout particulièrement de François Bon dans les pages de Bruno Verrier et Dominique Viart, *La Littérature française au présent, Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005.

ouvertement à publier des normaliens, comme par principe, sûr de trouver dans leurs rangs les futurs auteurs de l'écrit standard façonné par la culture classique ? Combien de Giraudoux, de Montherlant, de Cocteau n'ont dû leur renom qu'à leur capacité à donner ce qui eût pu plaire non à leur époque mais à l'élite lettrée de cette même époque et qui avec rouerie parfois ont su distiller tout leur talent sous toutes les formes possibles afin de rentabiliser ce savoir et lui faire donner tout son jus¹⁶ ?

Parallèlement, nous l'avons dit, il y a un certain snobisme dans cette quête effrénée de l'auteur raté, dans cette volonté acharnée de résurrection des inconnus ; il ne s'agit pas dire du mal du très précieux Eric Dussert dont les services doivent être mille fois loués mais enfin, admettons-le, il y a aussi une certaine afféterie à dire à tous : « Je n'ai que faire de vos Zola et autres Proust et je me régale à lire ce poète de Lamotte-Beuvron publié à trente exemplaires en 1922 qui a donné des chefs-d'œuvre pour l'instant énigmatiques que j'espère réussir à comprendre avant 2050. » Dans cette pose il y a aussi et toujours de la pose de ceux qui en 1880 considéraient que le livre *public* reposait forcément sur un malentendu et que le vrai poète ne pouvait s'adresser qu'à une poignée. Cette idée n'a jamais cessé d'être défendue mais il est loisible de se demander comment elle a pu aussi parfaitement perdurer malgré l'évolution sociale, deux guerres mondiales et pas mal de changements dans les mœurs et la société. Car ou bien l'instruction publique gagne en importance et en toute logique la France ne peut qu'espérer toujours plus dans ses ressortissants instruits ou bien alors l'école ne sert à rien et il y a tout lieu de s'inquiéter pour l'avenir. En vérité, il n'y a aucun auteur qui ne soit condamné à ne jamais toucher plus de trente personnes : il n'y a que des œuvres qui ne parviennent pas à susciter cet enthousiasme qui déborde et qui, par capillarité, fait connaître des lignes, des phrases, des pages de tous ceux qui peuvent les aimer.

Pour être juste, il faudrait encore dire que des questions juridiques interviennent aussi au cœur de ces affaires et perturbent le mouvement de reprise ou de relance des auteurs ; sans aller chercher bien loin, comment ne pas être frappé du peu d'activisme autour de quelques figures, notamment proches du Mercure de France, n'en disons pas plus, dont il y a tout lieu de craindre que le silence ne soit dû à ce que Anatole de Monzie¹⁷ a très justement appelé « les veuves abusives » avec cette phrase d'accroche : « les grands hommes ont quelquefois de petites femmes. » Ce mouvement de rééquilibrage, il faut hélas le rappeler, est finalement perturbé par des entraves de toutes sortes, veuves abusives donc, mais aussi manque d'entrain des éditeurs, indifférence de la critique, et il ne suffit pas de ressusciter un auteur hélas pour que son renom devienne grand tout aussitôt. Comme pour les nouveautés de la grande édition pris dans le galop des prix il y a une sorte de bourse des auteurs relancés et pour un Bove tiré du néant avec succès combien de Marc Stéphane ne restent pas prisonniers d'un purgatoire interminable entre oubli total et nouvelle carrière météorique ? Dominique Noguez le sait bien, un de nos amis communs, Guillaume Daban, l'ancien secrétaire particulier du peintre Olivier Debré, depuis vingt ans ne cesse de chercher à faire lire un certain Christian Costa, auteur d'un seul livre publié chez Minuit, excusez du peu, véritable chef-d'œuvre, grand livre,

¹⁶ Un Gide ou un Valéry n'ont-ils pas sculpté avec patience et professionnalisme leur propre statue de contemporain capital ou de poète officiel, donnant volontiers, sous mille formes, ce que l'époque pouvait attendre d'eux ?

¹⁷ Voir Anatole de Monzie, *Les Veuves abusives*, Paris, Grasset, 1936.

proche d'un Frédéric Berthet, hélas passé inaperçu, que cet ami désespère de réussir à jamais faire repartir et reconnaître enfin comme un grand écrivain à l'égal des meilleurs de la marque à l'étoile¹⁸. Sans succès jusqu'ici.

Précisément, dans cet entre deux, dorment aujourd'hui de grands esprits, de beaux auteurs, d'Octave Uzanne à Albert Cim, des auteurs de grand talent injustement délaissés, dont il y aurait de bien belles œuvres à redonner, sous des formes aussi riches que celles que leurs éditions ont pu prendre jadis, et l'on verrait alors combien leur renom de l'époque a aussi dû au soin que l'on a mis à les publier, pourquoi ne pas ressortir *Son altesse la femme* d'Uzanne et tous ses contes pour bibliophiles ? Le chef d'œuvre absolu, toute catégorie, reste *L'Amour aux colonies* de l'étrange Dr Jacobus X, alias Louis Jacolliot, fin connaisseur des mœurs d'Extrême-Orient, ouvrage parfait, riche de nombreuses anecdotes croustillantes sur les mœurs et les amours des Tahitiennes ou des Annamites, tiré à un peu plus de 300 exemplaires seulement sur vergé par le très entreprenant Isidore Liseux en 1893 avant de mettre la clé sous la porte, ouvrage pour ainsi dire introuvable aujourd'hui et qui vaut des fortunes quand un exemplaire est en vente en raison de sa rareté.

Ce mouvement de balancier est donc infini et la littérature ne peut être figée sous quelque forme que ce soit. Notons pour finir que tout cela s'est perpétuellement traduit par des opérations de republication, c'est-à-dire que la relance en librairie a sans cesse été la clé de ces redécouvertes. Le succès de la biographie d'Alexandra David-Neel n'a-t-il pas fait relire les œuvres de l'exploratrice dans les années 1980 ? Le même triomphe du livre de Jérôme Garcin sur Jean Prévost n'a-t-il pas conduit la NRF à reproposer les textes oubliés du même auteur oublié ? Aujourd'hui l'on tremble paradoxalement que tout soit accessible par le numérique car désormais qui se risquera à relancer une œuvre que chacun peut télécharger gratuitement ? Allons plus loin : bien souvent ces rééditeurs ont été des artisans de grand talent, hier Isidore Liseux, Albert Quantin, Apollinaire et la Bibliothèque des curieux, Jean-Jacques Pauvert ensuite, aujourd'hui Plein Chant ou Du Lérot — pour donner à redécouvrir, il faut séduire, il faut charmer. Dans quelle mesure un fichier PDF du fonds Gallica de la BNF fait-il rêver ? Comment emporter l'adhésion enthousiaste d'un Jérôme Garcin ou d'un Augustin Trapenard avec un texte informatique inconnu à lire sur une liseuse de piètre qualité ? Cette mise à disposition de tout semble bien être le tombeau de la littérature inconnue que chacun ne cherchera plus à connaître puisqu'elle sera sans fin disponible...

¹⁸ Voir Christian Costa, *L'Été deux fois*, Paris, Minuit, 1989.